

qui portaient encore dans leurs poches les jouets qui les amusaient un quart d'heure avant la mort.

Ah ! pères et mères, frères et sœurs de ces victimes, pauvres petits orphelins, vous levez vos yeux et vos cœurs vers le ciel, et il ne faut rien moins que l'espérance chrétienne pour consoler votre douleur.

Mais, pourtant, c'est aussi une consolation que cette sympathie universelle qui vous est acquise. De la tribune française au plus humble atelier, un cri de douleur a répondu à votre douleur. Monseigneur l'archevêque m'écrivait hier matin l'émotion douloureuse qu'il avait ressentie en apprenant votre malheur.

La France entière souffre, pleure et prie avec vous.

Mais qu'elles soient maudites ces haines fratricides que l'on a soufflées à vos cœurs si bons. Est-ce donc pour haïr que Dieu nous a créés ? Vous aimerez le Seigneur, a-t-il dit ; vous aimerez votre prochain ; c'est là toute ma loi.

Ah ! voilà ce qu'il faut vous dire, ce qu'il faut vous apprendre à faire mieux chaque jour.

Riches, aimez donc Dieu et aimez vos frères ! aimez vos frères, cela ne veut pas dire seulement payez-les.

Les payer, c'est la simple justice, et vous leur devez l'amour. Aimez-les réellement et traitez-les comme des frères, vous intéressant à leur travail, à leurs souffrances, à leurs malheurs, à leur âme, vous rappelant qu'eux aussi ont des enfants qu'ils doivent pouvoir connaître, caresser et élever ; qu'eux aussi ils ont une femme délicate et frêle qui se doit avant tout à sa famille, à son foyer ; qu'ils envoient dans vos ateliers leurs filles, dont l'innocence est la seule richesse.

Riches, soyez modérés dans vos désirs de richesses, modérés dans vos jouissances, pour ouvrir plus facilement et plus largement votre main à ceux qui ont besoin. Vous êtes les intendants des pauvres, et, parce qu'il y aura toujours des pauvres sur la terre, Dieu vous a fait sa providence visible. Il se décharge en grande partie sur vous du soin de vos frères ; soyez donc bons, soyez donc miséricordieux, comme votre Père céleste est miséricordieux et bon.

Ne vous étonnez pas de mes paroles, mes chers frères, et ne croyez pas que ce soit un langage nouveau et de circonstance.

J'ai le droit de le tenir aujourd'hui, parce que maintes fois je l'ai tenu dans cette chaire, parce que je l'ai fait entendre à la conscience des patrons, à ceux du mois qui ouvrent leur cons-

science aux prêtres, parce que je le leur ai fait entendre dans les réunions et jusque dans leurs ateliers, et je dois en rendre le témoignage, plusieurs l'ont entendu avec reconnaissance et en sont devenus meilleurs.

Et vous aussi, chers ouvriers, laissez-moi vous redire aussi que c'est par la charité du Christ, et par elle seule, que se réaliseront vos légitimes espérances.

L'Idéal pour l'humanité n'est pas d'être partagée en deux camps, toujours acharnés, toujours armés l'un contre l'autre.

Il est dans cette union fraternelle, qui serait parfaite si nous nous souvenions toujours que nous sommes tous également les enfants de notre Père qui est dans les cieux.

CONSEILS AUX OUVRIERS

Moyens par lesquels l'ouvrier peut améliorer son sort.

II. INSTRUCTION—HABILITÉ

C'était se punir bien mal à propos lui-même de la faute d'autrui ; c'était pousser l'amour de son art jusqu'au délire ; mais, tout en blâmant ce que cet amour a d'excessif, on ne peut s'empêcher d'y trouver aussi quelque chose de louable, et de reconnaître que cet ouvrier avait une âme d'artiste.

Ce n'est pas seulement dans les métiers qui exigent un certain développement d'intelligence que cet amour de l'œuvre que l'on accomplit peut se rencontrer. Dans tous les métiers il peut en être de même. Dans tout ce qu'on fait on peut mettre du soin, du goût, de l'application, et, par conséquent, y trouver du plaisir. Les travaux de la campagne paraissent en général plus grossiers que ceux de la ville, et, cependant, quelle différence entre l'ouvrage de celui qui met son honneur à bien piocher, à bien bêcher, et l'ouvrage de celui qui bêche et pioche négligemment ! Voyez le garçon de charrue qui aime à tracer ses sillons bien égaux, voyez le garçon de ferme qui donne à ses bœufs des soins attentifs et dévoués, et qui jouit lorsqu'il les voit bien gras, bien propres, avec un poil bien luisant ; c'est à de tels ouvriers que nos campagnes doivent leur richesse. Il n'y a pas jusqu'au simple terrassier qui ne soit susceptible d'un tel sentiment ; n'eût-il qu'un fossé à creuser, c'est un plaisir pour lui que de voir